



# Communication & Influence

N°134 - Juin 2022

*Quand la réflexion accompagne l'action*

## Tyrannie et dictature, derrière l'injonction communicationnelle, le contrôle des esprits : Le décryptage de Philippe Bornet

### Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

*"Nous voyons bien que, de nos jours, la rhétorique ou la dialectique authentiques n'ont plus droit de cité. Ce qui prédomine, c'est l'émotionnel et la réponse pavlovienne à des mots-clés et des images qui agissent sur nos contemporains comme des stimuli permanents, inhibant toute capacité de réflexion. Dès lors, la communication apparaît comme une injonction."*

*Médecin, journaliste et historien, Philippe Bornet a publié en mars Aujourd'hui la tyrannie (Presses de la Délivrance) qui fait écho à son Demain la dictature (même éditeur, 2018). Confondu – à tort – avec le tyran, le dictateur est devenu un symbole du "Mal", du moins si l'on se situe dans le camp (occidental) du "Bien". Cette ligne de fracture sociétale et géopolitique existe de par l'articulation d'un vaste ensemble communicationnel qui définit ce qu'il est permis de penser ou non.*



*Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Philippe Bornet rappelle que l'émotion est le contraire de la raison et que "les médias, et les réseaux sociaux en particulier, par leur immédiateté et leur comportement passionnel à l'extrême, constituent un levier puissant de contrôle des esprits par le jeu d'exclusion-inclusion qui est le leur."*

*Tyrannie, dictature... ces deux mots sont utilisés à tout-va aujourd'hui, notamment pour diaboliser un concurrent ou un adversaire. Vos travaux remettent de manière simple et claire les choses en perspective. Concrètement et étymologiquement, quelle réalité ces termes recouvrent-ils ?*

Sur le fond, ce sont deux réalités complètement différentes même si on les confond aujourd'hui, bien que le mot de tyrannie ne soit plus vraiment employé. Lors de la Révolution française, Louis XVI ne fut jamais traité de dictateur, mais de tyran. A l'époque, on a encore une claire connaissance du

distinguo entre les deux termes. La dictature est un renforcement ou une restauration de l'*auctoritas* alors que la tyrannie c'est justement l'absence de *auctoritas* et le recours systématique à la *potestas*, c'est-à-dire à la contrainte, pour gouverner. Notons que la dictature *stricto sensu* est une notion purement romaine, qui se rencontre dans le monde latin – y compris en Amérique du Sud – mais qui n'existe pas en tant que tel dans l'univers germanique ou anglo-saxon. Il y a des tyrans dans le monde entier, mais il n'y a des dictateurs que dans le monde romain et plus généralement, par extension, dans l'univers latin.



Souvenons-nous que Cicéron, dans son traité *De la République*, parle en termes élogieux de la figure du dictateur, qui s'impose à ses concitoyens comme celui qui sauve la patrie. Dans l'esprit des Romains comme dans l'esprit des Lumières, le concept de dictature est donc louable et positif – c'est le héros qui assume son rôle dans une situation exceptionnelle – alors que celui de tyrannie est voué aux gémonies. D'ailleurs, sous la république romaine, on désignait l'ennemi politique en disant de lui qu'il aspirait à la tyrannie. Dès lors, juridiquement, tout citoyen romain avait le droit de le tuer.

**Être traité de dictateur, de fasciste ou de complotiste ne recouvre pas nécessairement une réalité sémantique, il s'agit seulement d'exclure l'intéressé du champ des possibles et de le mettre au ban.**

Si la dictature prend en considération le salut public – et à ce titre est tout à fait honorable – la tyrannie, elle, est toujours mauvaise. Et ce, même quand elle prétend agir pour le bien des autres, comme ce fut le cas à Florence avec Savonarole qui voulait que tous les Florentins aillent au paradis, de gré ou de force, et dont je dissèque la logique dans mon livre. A rebours de ce que

l'on pourrait penser, la tyrannie n'est pas ordonnée au mal, c'est en fait un recours systématique à la *potestas*, ce qui rend le règne du tyran absolument insupportable.

Si le mot de dictature a pris au XIX<sup>ème</sup> siècle une connotation négative, on le doit essentiellement à Marx, lequel en bon fils des Lumières, voyait certes dans le dictateur le despote éclairé, mais il a transformé le terme en l'adaptant à une classe sociale avec les conséquences que l'on sait... Il s'empare alors du concept pour expliquer qu'avant que le communisme ne puisse s'instaurer, il faudra une phase transitoire au cours de laquelle le pouvoir sera assumé par une classe sociale. C'est à partir de cette césure que le mot

**La communication s'impose de nos jours comme une injonction omniprésente et constante à prendre parti pour le camp du "Bien". Elle devient alors un levier qui joue sur les peurs et les menaces, via des mots et des images.**

va tomber en discrédit et prendre une connotation éminemment négative, rejoignant ainsi dans une confusion sémantique le mot de tyrannie. Traiter quelqu'un de dictateur est désormais une arme destinée à discréditer un adversaire.

*A travers l'exemple sémantique de l'évolution du mot dictature, ne doit-on pas en conclure que le langage et la phraséologie sont chaque jour davantage contrôlés et utilisés dialectiquement comme leviers d'influence au détriment d'une perception lucide du réel ?*

"Pas de libertés pour les ennemis de la liberté", l'antienne est connue ! On entre là dans une sphère où prime l'émotion et où le rationnel n'a plus sa place. Cela a existé de tout temps, mais force est de constater que nous sommes confrontés à une accélération du processus. A l'époque de Thomas Hobbes ou de Descartes, quand on voulait désigner un adversaire à la vindicte publique, on disait de lui qu'il était athée. Aujourd'hui, on est dans une configuration opposée, où prédomine comme présupposé une négation de l'ordre cosmique, avec pour conséquence dialectique que désormais, seul l'homme désigne le bien et le mal. Mettre ce postulat en doute aboutit à être placé au ban de la société, à être condamné à ne plus faire partie du jeu démocratique.

En ce sens, nous voyons bien que, de nos jours, la rhétorique ou la dialectique authentiques n'ont plus droit de cité. Ce qui prédomine, c'est l'émotionnel et la réponse pavlovienne à des mots-clés et des images qui agissent sur nos contemporains comme des *stimuli* permanents, inhibant toute capacité de réflexion. Dès lors, la communication apparaît comme une injonction. Or, si l'on veut rester libre, il ne faut jamais se laisser imposer un vocabulaire. Ce qui fait la force du système médiatique et des réseaux sociaux, c'est qu'ils imposent les mots et le sens qui les arrangent, notamment en engageant des processus de diabolisation et d'exclusion à l'endroit de ceux qui ne suivent pas la *doxa* le petit doigt sur la couture du pantalon. De nos jours, parer autrui du qualificatif de dictateur, c'est équivalent à lancer l'anathème au Moyen-Âge ! Être traité de dictateur, de fasciste ou de complotiste ne recouvre pas nécessairement une réalité sémantique, il s'agit seulement d'exclure l'intéressé du champ des possibles et de le mettre au ban. L'opprobre est désormais sur lui. Le qualificatif qui le vise peut bien être dépourvu de tout contenu réel, c'est seulement la puissance émotionnelle qui prime. Il n'est plus permis de douter de ce qui est imposé médiatiquement – et donc sur le plan sociétal – comme vérité incontestable. Prenons l'exemple d'un quidam qui oserait simplement émettre des doutes sur la validité de certains vaccins. Il va dès lors entrer dans une chaîne de condamnations sur la base de simples suppositions. Vous doutez de l'utilité de certains vaccins ? C'est donc que vous êtes antivax, donc complotiste et sans doute pro-Trump... et comme Trump s'entendait bien avec Poutine, vous êtes aussi sûrement un suppôt du dictateur Poutine. CQFD. Dès lors, vous n'avez plus votre place dans l'espace d'échange reconnu et autorisé par les "autorités morales" et les médias, vous êtes *de facto* exclu du jeu.

Nous le savons tous : l'émotion est le contraire de la raison. Les médias, et les réseaux sociaux en particulier, par leur immédiateté et leur comportement passionnel à l'extrême, constituent un levier puissant de contrôle des esprits par le jeu d'exclusion-inclusion qui est le leur. La maîtrise des mots est importante, mais celle des images l'est sans doute plus encore. On montre la photo insoutenable d'un petit garçon échoué sur une plage ou d'animaux maltraités dans les abattoirs : obligation est faite de compatir, sans jamais faire l'effort – par-delà l'émotion légitime – de mettre les éléments en perspective. Il n'y a plus de place pour l'analyse, il faut acquiescer à l'émotionnel, sans réfléchir, sous peine de passer pour un monstre. La communication s'impose ainsi de nos jours comme une injonction omniprésente et constante à prendre parti pour le camp du "Bien". Elle devient alors un levier qui joue sur les peurs et les menaces, via des mots et des images qui interdisent le moindre début de raisonnement. On en revient là au concept de *potestas*, autrement dit à la manière d'utiliser la contrainte, pour ne pas dire la force. Et nous savons malheureusement que celle-ci peut se décliner de multiples façons, physiquement certes, mais aussi et surtout mentalement... ■

Outre les ouvrages de Philippe Bornet mentionnés en p.6, on pourra utilement visionner plusieurs vidéos où l'auteur développe sa critique du système médiatique et plus généralement communicationnel qui vise au contrôle permanent des esprits : La tyrannie en dix leçons : <https://www.youtube.com/watch?v=18YGM62obZU> - Nous nous approchons chaque jour davantage de la tyrannie : <https://www.youtube.com/watch?v=7wQDTHRcjew> - Demain la dictature : <https://www.youtube.com/watch?v=4nVKFuux1CM>

## EXTRAITS

## Entre *potestas* et *auctoritas* : les concepts comme vecteurs d'influence politique, leur évolution et leur perception entre hier et aujourd'hui

On trouve sur le site de la revue *Éléments* un très bon résumé, signé Pierre Le Vigan, de l'approche originale conduite par Philippe Bornet dans son dernier ouvrage *Aujourd'hui la tyrannie* (op. cit.). Nous le reproduisons ici avec l'aimable autorisation de la direction de la revue *Éléments*. Car appréhender le plus finement possible ce qu'est réellement la tyrannie ou la dictature implique une réflexion sur la nature même du pouvoir, son articulation entre *potestas* et *auctoritas*. En effet, il convient de toujours garder à l'esprit que communiquer - surtout avec le souci d'influencer sa cible - exige de connaître au plus près le sens réel des mots, ce qui permet ensuite de mieux saisir comment ils évoluent dans la perception que l'on a d'eux, souvent entre déformations et manipulations.

"Dans son nouvel essai historique, consacré à la recherche de l'essence de la tyrannie, Philippe Bornet s'intéresse à quelques-unes des incarnations historiques de la tyrannie. Mais pour comprendre le sens de l'essai de Philippe Bornet, qui va bien au-delà du plaisir, non négligeable, de la lecture historique, il faut s'attacher à deux choses.

L'une est la distinction entre tyrannie et dictature. Pour Aristote, la tyrannie est une forme corrompue de la monarchie. Elle est une fort mauvaise chose. La dictature (on doit à Philippe Bornet un ouvrage intitulé *Demain la dictature*, 2018) peut être en revanche un moyen de restaurer l'autorité. Ce moyen doit être temporaire. C'est le sens des "pleins pouvoirs" (*imperium*) de l'article 16 de la Constitution de la V<sup>e</sup> République. La dictature peut donc être admissible temporairement, non la tyrannie. Enfin, au XX<sup>e</sup> siècle, Franco, Salazar, l'Amiral Horthy furent des dictateurs, c'est-à-dire prirent la tête de régimes autoritaires mais non totalitaires, sans être des tyrans au sens classique du terme (Jacques Bainville a étudié cela dans *Les dictateurs*, 1935).

### Qu'est-ce que le pouvoir, qu'est-ce que l'autorité ?

"C'est aux tyrans que s'intéresse Philippe Bornet, en prenant des exemples à différentes époques, tels Denys de Syracuse, Savonarole, Calvin, Robespierre et Billaud-Varenne, Staline, Mao. La tyrannie au sens de Philippe Bornet serait la disparition de l'autorité au sens où celle-ci a des limites, tandis que la tyrannie n'en a pas et introduit l'arbitraire partout. En ce sens, il peut y avoir tyrannie (par exemple sanitaire ou climatique) sous couvert d'une démocratie procédurale.

La deuxième question qui traverse le livre est celle du lien entre la *potestas* et l'*auctoritas*. *Potestas* veut dire pouvoir et *auctoritas* veut dire autorité. Mais en fait, la *potestas* est le pouvoir instituant, et l'*auctoritas* est le pouvoir institué. Le pouvoir instituant, c'est le peuple. "Toute autorité vient du peuple", disait Thomas d'Aquin. C'est-à-dire que tout pouvoir institué vient du pouvoir instituant. Autrement, il est illégitime. Pour raisonner en termes aristotéliens, la *potestas* est donc l'autorité en puissance. L'*auctoritas* est l'autorité en acte, ou tout simplement l'autorité de fait.

Philippe Bornet rappelle que l'autorité familiale a souvent été le modèle de l'autorité politique. (Modèle en partie trompeur car les enfants sont censés s'émanciper des parents et notamment du père.) Certains théoriciens ont voulu en tirer une justification de la monarchie absolue, tel Robert Filmer, auteur de *Patriarcha ou du pouvoir naturel des rois* (rédigé vers 1635-1648). Le pouvoir politique ne serait que la transposition du pouvoir du père dans la famille au pouvoir du roi dans la société. Filmer a été critiqué par le libéral Locke, mais aussi par Hobbes, dont le libéralisme est surtout un individualisme radical qui n'exclut pas l'absolutisme, mais l'envisage dans une perspective constructiviste et non naturelle (*Léviathan*, 1651). Il n'y a évidemment selon Sir Robert Filmer pas de droit naturel puisqu'un quelconque droit naturel s'opposerait à la toute-puissance du pouvoir d'un roi. Il n'y a pas non plus de loi naturelle au sens de Hobbes, c'est-à-dire de lois sur lesquelles les individus se mettent d'accord, précisément pour sortir du droit naturel, qui est la guerre de tous contre tous.

### Politique au masculin et au féminin

"L'originalité de la thèse de Philippe Bornet est de dire que l'*auctoritas* vient de la femme, tandis que la *potestas* vient de l'homme. L'origine de la souveraineté est l'homme (*Vir*), mais son actualisation, l'autorité, est la femme (*Mulier*). La femme amasse la semence de l'homme tout comme elle garde le feu pendant que l'homme chasse ou guerroye, et tout comme elle veille sur l'eau, précieuse comme le feu. Pour que l'*auctoritas* soit une vraie souveraineté, il faut qu'elle soit harmonieuse, qu'elle concilie le principe féminin, dont elle provient, et le principe masculin, la *potestas*. L'*auctoritas* est dépositaire de la *potestas*, mais c'est un dépôt qui engage. Encore faut-il que l'*auctoritas* respecte ce legs. Autrement, il y a disjonction entre de fausses "élites" qui s'approprient l'*auctoritas*, et la puissance populaire, le peuple, qui représente la *potestas*. Cette situation est, comme le remarque Michel Maffesoli (*L'ère des soulèvements*, 2021), celle que nous connaissons. L'autorité ne repose plus sur la puissance populaire. Pire, elle se heurte à la puissance populaire, la réprime et la nie. Une telle situation se traduit généralement par de grands bouleversements politiques et sociaux."

Source : <https://www.revue-elements.com/aujourd'hui-la-tyrannie-demain-la-dictature/>

## EXTRAITS

## Réflexion sur le concept de souveraineté aux sources de notre droit : les leviers d'influence de l'autorité et de la puissance

"D'où parles-tu camarade ?" Dans les années 1970, cette question faisait florès dans les rangs trotskystes pour disqualifier leurs adversaires. On le sait, tout pouvoir est aussi – et peut-être même d'abord – une question de perception, dans le sens où l'on reconnaît – ou non – une autorité pour ce qu'elle est ou paraît être. De nos jours, dénigrer un adversaire ou un concurrent en l'accusant d'être un tyran ou un dictateur permet facilement de transformer ces concepts en leviers d'influence, sans bien comprendre leur nature même. Dans son dernier ouvrage *Aujourd'hui la tyrannie* (op. cit.), Philippe Bornet engage une réflexion sur le concept même de souveraineté qu'il nous apparaît opportun de rapporter ici, car il permet de mieux cerner comment s'articulent autorité et puissance comme leviers d'influence. Extraits (avec l'aimable autorisation des Editions de la Délivrance - idem pour la page suivante).

"La Souveraineté n'est pas un concept lisible sans revenir aux sources de notre Histoire et de notre Droit : Rome. Or les Latins ont toujours distingué l'*Auctoritas* (autorité) et la *Potestas* (puissance). La Souveraineté est une dialectique entre l'*Auctoritas* et la *Potestas*. De même, les Juifs qui soupçonnaient Jésus d'être le Messie remarquaient : "*Il a puissance et autorité sur les esprits mauvais*". Et dans le livre de Ben Sira, il est écrit : "*Le Seigneur augmente l'autorité de la mère sur ses fils*." Ce qui explique que la Souveraineté n'ait pas d'essence et ne connaisse pas de degrés. De même, si l'eau tiède est une dialectique entre l'eau froide et l'eau chaude, il peut exister une eau plus chaude ou plus froide, mais il ne peut exister d'eau plus tiède qu'une autre. La tiédeur est ou elle n'est pas. Ainsi la Souveraineté est totale ou elle n'est pas. Elle ne peut donc se partager, car les bénéficiaires du partage, croyant avoir une partie de souveraineté, celle-ci s'évanouirait avec le partage. La notion même de contre-pouvoir est une aberration née d'une incompréhension de Polybe, fonctionnaire grec imperméable aux conceptions latines. Si le pouvoir est bon, il faut bien se garder de l'entraver. S'il est mauvais, il faut l'abattre et non le tolérer. L'*Auctoritas* est une faculté de se faire obéir à l'intérieur, par la parole et sans contrainte. Elle est le reste de la société matriarcale où la Femme règne sans partage sur la maison. La Femme commande par sa beauté, sa douceur et sa patience, par son aptitude supposée à établir un contact avec le démiurge. La *Potestas* est une capacité à commander à l'extérieur, par la force et la violence. Elle n'est pas autre chose que l'exercice masculin de la souveraineté (*Vir*). L'*Auctoritas* en est l'exercice féminin (*Mulier*).

Mais, dira-t-on, vous oubliez que la dialectique est la distinction de l'autorité et de la puissance et non la séparation, elle repose sur deux essences opposées mais complémentaires interagissant l'une sur l'autre. Or, vous faites plus que distinguer, vous séparez. Je répondrais que l'Homme (*Vir*) et la Femme (*Mulier*) faisant couple, ils constituent l'unité élémentaire du genre humain (*Homo*) ; je répondrais que séparés, ils ne vivent plus véritablement et sont condamnés à disparaître. Car une des propriétés du vivant est la faculté de se reproduire. C'est le sens du conte d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon. Autrefois l'humanité était composée d'androgynes, grosses boules avec quatre bras, quatre jambes et deux visages sur un même cou. Zeus qui craignait que leur orgueil ne leur inspirât le projet d'escalader le ciel, résolut de les couper en deux pour les rendre plus faibles, sans les dissuader de lui offrir leurs sacrifices. Il dota ces deux moitiés d'organes génitaux mâles et femelles. Les deux moitiés ne cessaient de se rechercher pour s'unir et restituer la nature humaine. Bref, la souveraineté est naturelle à l'Homme (*Homo*) et, dès le début, elle fut un exercice de couple. Sans souveraineté, nous sommes tous morts ou plutôt, nous ne serions jamais nés. Car aucun groupe humain ne peut survivre sans réprimer le viol et le vol." (p.21 et 22)

### **La dictature est une réaction contre la tyrannie, elle en est presque le contraire**

"La Souveraineté restait une dialectique *Auctoritas-Potestas* et sa structure dans la Cité était la même que dans la Famille. La Souveraineté est fractale au sens mathématique d'objet fractal : sa structure est invariante par changement d'échelle. C'est un dualisme avec deux pôles opposés mais complémentaires, codépendants l'un de l'autre. *La famille*, a dit Bodin, *est la vraie image de la République*. L'Homme sait d'ailleurs établir une paix armée et on le mésestimait singulièrement en soutenant qu'il n'aspire qu'à se vautrer dans le sang. Seulement sa paix est une paix qui résulte d'un équilibre des forces, et s'il se présente à la barre du tribunal ou sur la frontière de l'empire, c'est toujours la lance de Quirinus à la main. Le contrat social n'est pas un contrat entre citoyens célibataires nés de parents inconnus. Puisque c'est un contrat entre souverains. Ce contrat n'est pas fondateur de souveraineté, il ne fait que la transmettre. Souverain est l'Homme ; souveraine est la Femme. Par une loi naturelle. Ou par une loi divine qui configure l'Homme au Père, le Dieu de Justice, jaloux, et la Femme au Christ, le Dieu Miséricordieux, "*doux et humble de cœur*."

La Souveraineté familiale est passée intacte dans la Cité et la Nation, puis dans l'Empire. Elle est la réunion de la *Potestas* et de l'*Auctoritas*. "*La famille est un droit gouvernement de plusieurs sujets et de ce qui leur est propre*", explique Bodin. De même, "*la République est un droit gouvernement de plusieurs familles et de ce qui leur est commun*." Octavien Auguste fit graver sur les murs de l'*Ara Pacis*: "*Je l'ai emporté sur tous par l'Auctoritas ; en revanche, je n'ai aucunement eu plus de Potestas que tous ceux qui ont été mes collègues dans chaque magistrature*."

"*Au contraire de la Tyrannie grecque qui fut toujours extralégale et ne s'exerça que contre une catégorie de citoyens, la dictature romaine était prévue par la loi au nom du salut public*." (Jaques Bainville, *Les Dictateurs*) La dictature est une réaction contre la tyrannie qui est une pure *Potestas*. Elle en est presque le contraire car elle s'applique à restaurer l'*Auctoritas*. Elle est une brusque conjonction de *Potestas* et d'*Auctoritas* aux pieds d'une transcendance." (p. 29-30)

## EXTRAITS

## La dictature au fil des siècles et ses mécanisme de puissance et d'influence

En 2018, Philippe Bornet publie *Demain la dictature* (Presses de la Délivrance). A travers une série de figures hautes en couleurs, il examine le parcours de ceux que l'on a pu désigner à tort ou à raison comme dictateurs, depuis la Rome antique bien sûr, jusqu'à Charles de Gaulle, et en corollaire les mécanismes de pouvoir – y compris communicationnels – qui leur sont associés. Dans sa conclusion (p.217 à 247), il dissèque en trente points les caractéristiques de ces dictateurs, leurs forces et leurs faiblesses. Cette approche mérite d'être analysée de près par ceux qui cherchent à comprendre le fonctionnement mental des leviers de puissance et d'influence. Focus sur les 10 premiers points.

"1. La dictature apparaît dans certaines circonstances : la guerre à l'extérieur, les factions à l'intérieur. Au moins, *la menace de la guerre et du désordre*. Les représentants de la Nation doivent se sentir menacés par le peuple qui rêve de les voir finir au bout d'une corde. Aussi ces représentants prennent-ils le pari de se désister au profit d'un dictateur, qui confisquera peut-être ce pouvoir auprès duquel ils émergent, mais endossera aussi le passif de leur échec et confirmera leurs privilèges. Avant toute dictature, il y a négociation et rachat à bon compte d'une dette historique entre l'oligarchie et le futur dictateur.

2. La dictature conjure cette menace et *rétablit l'ordre* en sacrifiant, soit un bouc émissaire dont l'oblation, explique René Girard, permet de réduire d'un coup le désir mimétique (Cadoudal, les Rouges, le duc d'Enghien, les terroristes, les agents de la perfide Albion...), soit les représentants de la Nation eux-mêmes, dont les têtes sont alignées sur le forum.

3. L'aspirant dictateur doit donc *inspirer confiance* à un personnel politique jaloux et soupçonneux et lui persuader qu'il a pris le bon risque. Dans une démocratie, tout général vainqueur est un embarras pour un gouvernement suspicieux. Les politiciens ne voient jamais sans frémir les dictateurs potentiels se rapprocher des marches du pouvoir et cherchent à les contrôler en les opposant. "*Ce qu'il y a de terrible dans la guerre*, disait Jaurès, *c'est que vaincus, nous perdons la France; et, vainqueurs, la République.*" Le Sénat prit soin d'opposer Camille et le Capitolin, Fabius et Minucius, Marius et Catulus, Marius et Sylla, Pompée et César. Le Directoire opposait Jourdan et Moreau, Moreau et Bonaparte, Hoche et Bonaparte, Bonaparte et Joubert. Pflimlin jouait Salan contre De Gaulle. [...]

4. Le dictateur doit être *assez âgé* pour ne pas avoir le temps ni l'envie d'installer son pouvoir. Rome entravait les ambitions par des conditions d'âge et des délais. La démocratie est une gérontocratie où le talent est supposé augmenter avec l'âge. Le communisme surtout a connu à sa tête des octogénaires égrotesques ou valétudinaires. Mieux vaut aussi que le futur dictateur fasse partie de l'oligarchie, qu'il en partage les intérêts et les préjugés, les mœurs et le langage.

5. Le dictateur est un général auquel *l'armée obéit sans hésiter*, en raison de son prestige "insigne" comme disait Sieyès. "*Les victoires que nous venons de remporter, nos triomphes ont déjà rendu le soldat à son véritable caractère. Je suis tout pour lui. Que le Directoire s'avise de me retirer le commandement et il verra s'il est le maître!*", confiait Bonaparte à Miot de Méliot en 1797.

6. Ce général vainqueur gouverne parfois des provinces entières, en tire tribut et *richesses* par lesquelles, il s'affranchit de l'autorité du gouvernement. César prenait ses quartiers d'hiver en Cisalpine à proximité de Rome, pour reprendre la tête de ses légions dès le printemps. L'or des Gaules coulait à flots. À dire le vrai, l'or n'est utile au coup d'État qu'au début. Le 18 brumaire, le financier Ouvrard fut si impressionné par le cortège de Bonaparte, se rendant aux Tuileries avec les hommes de Murat et ceux de Marmont, qu'il griffonna un mot à Bruix pour proposer d'avancer des fonds de suite. L'épée n'est-elle pas la vraie richesse ? Renan l'assure : L'auteur de la richesse est aussi bien celui qui la garantit par ses armes que celui qui la crée par son travail

7. Il faut aussi que le dictateur ait la stature d'un homme d'État et sache désobéir. Certes il est beau d'être brave, d'endurer le chaud, le froid, de courir sous la mitraille, de traverser les fleuves à la nage en tirant son manteau par les dents comme César, mais il faut une intelligence historique et ce sang-froid qui est le propre de l'animal politique. "*C'est le seul dont l'intelligence balance la volonté*", disait joliment Sieyès de Bonaparte. La *désobéissance* du dictateur n'est pas celle d'Adam qui donne le signal de la révolte et ouvre la nouvelle ère de la finitude de l'homme. Au contraire, la *désobéissance contraire* et parfois la violence du dictateur referment le livre de la révolution et du chaos. Le dictateur ferme une parenthèse qui s'est ouverte, résout un problème qui s'est posé, infléchit une courbe entrée en décadence. Il est un anti-Prométhée qui désobéit aux hommes qui désobéissent aux dieux.

8. Enfin le dictateur doit être *démagogue*. Au personnel politique, il promet de le défendre contre la colère populaire : vous jouerez en paix de vos places et prébendes. Aux intellectuels, "*mon règne sera celui de la jeunesse et de l'intelligence*", promettait Bonaparte. Monge, Madame de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand en furent enivrés. L'Institut était à ses genoux depuis la campagne d'Égypte. Ceux qui font profession de chérir l'intelligence sont toujours ceux qui en ont le moins et le pouvoir se doit d'applaudir à leurs idées comme s'ils en avaient.

9. Les dépouilles des coupables désignés et des vaincus forment le butin des armées. Le soldat trinque à la santé du dictateur. Une pluie d'honneur s'abat sur les généraux. Alors le dictateur fait rugir le lion populaire et le rôle du peuple se limite à des applaudissements. Dans les pays exposés à la guerre, le cri du peuple sera toujours celui des Hébreux à Samuel : *Nous voulons un roi qui marche à notre tête et fasse la guerre avec nous.*

10. Tout paraît *légal*. Tout est voté. Le dictateur a mandat impératif pour sauver la République. "*Je l'embrasse mais c'est pour l'étouffer*", disait Britannicus. L'approbation des chambres est plus souvent faite après qu'avant mais qui se formaliserait pour un retard ? Faut-il chicaner les hommes d'action quand il manque un tampon ou un alinéa dans le texte de loi ? Le décret oublie-t-il de désigner Bonaparte comme commandant de la garde du Directoire, le général le rajoute de sa main. Il y aura toujours un juriste comme Cambacérès ou Daunou pour se vautrer aux pieds du pouvoir et repeindre en blanc les pires turpitudes. [...]

## BIOGRAPHIE

Né en 1958, Philippe Bornet suit des études au collège Saint-Joseph de Fontenay-le-Comte (où il a Philippe de Villiers comme surveillant...), et passe en 1974, à 15 ans, son bac C. On le retrouve en 1983 comme interne des hôpitaux de Paris. Il est ensuite chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris (1989-91), tout en étant chargé de cours à la chaire d'Histoire de la Médecine (1989-92). Conférencier d'internat de 1983 à 1985, il est aussi attaché des Hôpitaux de Paris (1991-92). Médaille d'argent pour sa thèse, *Contribution à l'histoire du glaucome*, Philippe Bornet est diplômé en médecine interne et ophtalmologie, et membre de l'Institut d'anthropologie et de génétique moléculaire. Ayant effectué son service militaire comme médecin à l'hôpital d'instruction des armées Scrive à Lille puis au centre de sélection n°1 au Fort-Neuf de Vincennes, il est médecin capitaine admis à l'honorariat de son grade. Ophtalmologiste, il est spécialisé en chirurgie réfractive depuis 1993.

Ancien élève de l'European Broadcasting School, journaliste stagiaire à Radio France Bordeaux Gironde en 1988, Philippe Bornet a aussi été journaliste chargé des questions médicales à Valeurs Actuelles de 1983 à 1992. Il collabore à Aspects de la France, au Spectacle du Monde, au Figaro Magazine, à Voici, à la Pratique Médicale Quotidienne, Monde et Vie... sans oublier son rôle de chroniqueur à Radio Notre-Dame.

Sa bibliographie reflète ses trois passions principales que sont la médecine, le journalisme et l'histoire. Dans le domaine médical, on citera en particulier *Cardiologie, pathologie cardio-vasculaire*, Indigo, 1985 ; *Contribution à l'Histoire du glaucome*, thèse, 1998 ; *Hôpital,*



*mode d'emploi*, avec le Dr Jean-Pierre Blum, VSD-Le Rocher, 1988 ; *La santé de vos yeux*, Le Rocher, 1990 ; *Libourne et compagnie, guide du Service National des médecins*, Format Utile, 1992-98 (dernière édition préfacée par le président Jacques Chirac) ; *L'avenir heureux, aidez vos parents à bien vieillir*, Solar 1992 ; *L'Implantoguide, ouvrage destiné aux chirurgiens ophtalmologistes*, Format Utile, 1998 ; *Notre vue, 150 questions*, Format Utile, 1996 ; *Pour en finir avec les lunettes*, Le Rocher, 2008 et enfin *L'absurdité, en rire pour en guérir*, Via Romana, 2008, (préface d'Yves Christen).

Dans le domaine historique et journalistique, Philippe Bornet a publié *La Furia, Bonaparte en Italie*, France-Empire, 2002 (préface du général Jeannou Lacaze) ; *Sanguis Christi, le sang du Christ*, avec le Professeur Gérard Lucotte, Guy Trédaniel, 2007 ; *Sultan Bonaparte*, E-dite, 2008 (préfacé par Jacques Garnier, administrateur de la Fondation Napoléon) ; *L'Evangile selon saint Métro*, Via Romana, 2015 (préface de Mgr de Moulins Beaufort) ; *Marie à Paris*, Via Romana, 2018 (préface de Mgr de Moulins Beaufort) ; *Demain la dictature*, Presses de la Délivrance, 2018 (préface du professeur Jean Tulard) ; *Sacré Paris*, Le Cerf, 2020 ; *Napoléon et Dieu*, Via Romana, mars 2021 (préfacé également par Jean Tulard) ; *Aujourd'hui la tyrannie*, Presses de la Délivrance, mars 2022 (préface d'Alain de Benoist). Philippe Bornet a également collaboré au *Dictionnaire du progressisme* de Frédéric Rouvillois, Olivier Dard et Christophe Boutin (Le Cerf, février 2022) et il prépare actuellement un livre sur Napoléon vu par la science avec le Professeur Gérard Lucotte.

## L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Philippe Bornet va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

**Bruno Racouchot**  
Directeur de Comes

## Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

## CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

[www.comes-communication.com](http://www.comes-communication.com)



Quand la réflexion accompagne l'action